
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 18/1 (1991)

DOI: 10.11588/fr.1991.1.56739

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

bedingungen (Entwässerung, Mauerbau, Straßennetz, Grundstücksvermessung, vorgeschriebene Bauhöhe) gehen die Kommunen wie Genua oder Verona nicht hinaus. Zudem beziehen sie wie die Grundherren auch ältere Siedlungsansätze in ihre Projekte ein. Alles Weitere überläßt man der Sorge der Bürger bzw. Pächter. Ausdrücklich genannte Promotoren, eventuell auch Zeichner von Plänen neuer Siedlungen, sind in der Toscana ab 1295 bezeugt. Die Ausführung der Projekte entspricht der Planung oft nur sehr unvollkommen.

Die Hügelstadt Siena besaß oder baute in ihrem wasserarmen Umland bereits um 1250 fünf Leitungen, die zu ihren Brunnen führten. Eine neu durchdachte Gesamtlösung setzte sich nach 1334 durch. Bergmännisch geplant entstand ein längerer Tunnelbau, *sufficienter muratum in fundo et ex utroque latere*; der Kostenanschlag ging auf 6000 Goldflorenen. – Der instruktiven Studie von Duccio BALESTRACCI über Siena (S. 19–31) steht für Venedig eine Untersuchung von Elisabeth PAVAN-CROUZET gegenüber: »Stadt und Lagune, Baustellen am Ende des Mittelalters« (S. 32–54). Dem Schutz der Wasser- und Sumpfbzonen in der Lagune (Vermeiden nachteiliger Verlandung) dienen seit Ende 13. Jh. feste Institutionen. Auf eine Periode privater Investitionen mit vorwiegend ökonomischer Zielsetzung (bis etwa 1280) folgt damit stärkere öffentliche Kontrolle mit Berücksichtigung auch ökologischer Notwendigkeiten. Seit dem 15. Jh. erscheinen in den Ämtern theoretisch gebildete Ingenieure; Erfindungen im Baggerbau werden geschützt schon seit 1360. – Planung und Bau der Rialto-Brücke in Venedig 1587–1594 sind das Thema einer 1987 in Turin erschienenen Monographie, die Donatella CALABI mit 13 Abbildungen und neuausgewerteten Rechnungsbelegen zusammenfaßt (S. 110–126). – Weiterführendes zu seiner großen Monographie »Le sel et la fortune de Venise« (zwei Bände 1978–79) bietet schließlich Jean-Claude HOCQUET unter dem Thema Großunternehmen (Grandi lavori) und grundherrliche Wirtschaftsführung in Venedig vom 10. bis 14. Jh. (S. 167–191). Die Salinenwirtschaft steht dabei erneut im Vordergrund. Hinzu kommen die neuen Pachtformen des 14. Jh. unter dem Einfluß der *mezzadria*, der *commenda* und der mediatisierenden Einführung von *locatores* (S. 167–191).

In die Niederlande führt schließlich Wim BLOCKMANS mit einer Zusammenfassung der umfangreichen Forschungsliteratur zur historischen Geographie der Landgewinnung durch Entwässerung und Deichbau (S. 55–72). Der deutsche Leser findet hier leichteren Zugang in den bekannten Arbeiten von Hendrik van der Linden, Franz Petri, M. K. E. Gottschalk, G. J. Borger und zuletzt H. Te Brake (1985). Eindrucksvoll sind indes die Tabellen über Zugewinn von Kulturland in Zuid-Beveland bis 1450 und die danach überwiegenden Verluste bis 1570. Die Niederlande zeigen darüber hinaus seit dem 12. Jh. die konsequenteste Gemeinschaftsverantwortung für die Erhaltung des Landes mittels Gräben, Schleusen und Deichen. Die Eingriffe des Menschen in den Wasserhaushalt der Küstenebenen führten ähnlich wie in der Lagune Venedigs zu erheblichen Rückschlägen, aber aufs ganze gesehen blieben die Niederlande das überzeugendste Beispiel demokratischer Gemeinschaftsorganisation im Gegensatz zur rein obrigkeitlichen Zwangsregelung der spätantiken *angariae*.

Dietrich LOHRMANN, Aachen

Walter KOCH, Literaturbericht zur mittelalterlichen und neuzeitlichen Epigraphik (1976–1984), München (Monumenta Germaniae Historica) 1987, 147 p. (Monumenta Germaniae Historica. Hilfsmittel, 11).

Disons d'emblée que l'initiative d'un bulletin bibliographique (quinquennal à l'avenir, p. 6–7) dont l'utilité signalétique amplement descriptive n'évite pas de s'accompagner d'une brève note d'appréciation, répond aux souhaits de tout philologue et historien auquel il arrive, de plus en plus souvent, d'avoir affaire aux inscriptions de l'époque médiévale et/ou moderne. Le bulletin 1976–1984 que voici, reprenant la tradition inaugurée par le regretté Rudolf M. Kloos

(DA 15, 1959, p. 177–181; 23, 1967, p. 190–201; 33, 1977, p. 570–588), entend développer à sa juste mesure la section »Epigrafia« du précieux »Medioevo Latino« dont Claudio Leonardi (à l'instar de »L'Année Philologique« que les études de l'Antiquité doivent à Jules Marouzeau) a doté depuis dix ans la recherche médiévisique (Epigrafia: de MEL 1, 1978 [1980], p. 478–480, n°s 4090–4112, à 10, 1987 [1989], p. 537–541, n°s 3387–3423). Pour l'instant, le présent bulletin épigraphique ne rend pas le preste service de la publication annuelle, il n'est pas non plus pour d'évidentes raisons d'heuristique la réplique médiévale de »L'Année Epigraphique« déjà centenaire, mais il a l'avantage dûment appréciable d'inclure la recherche toute neuve de l'épigraphie des temps modernes.

Au premier abord, on est surpris du fait que l'auteur introduit l'analyse bibliographique des années 1976–1984 par un solide exposé (p. 11–30) sur l'évolution historique de la recherche épigraphique médiévale, puis sur les problèmes spécifiques de la paléographie monumentale. A ce propos, en effet, on recourrait utilement aux manuels de Favreau (1979, 1985²) et de Kloos (1980): ce dernier en particulier, dans son »Einführung« présentée par Walter Koch p. 39–40, s'occupe longuement tant de l'historique de l'épigraphie en cause (p. 5–36, bibliographie y afférente) que des questions concernant la »scriptura monumentalis« (p. 96–167, paléographie pré-médiévale y comprise). On supposera toutefois que l'auteur a tenu à pourvoir la série des »Literaturberichte« à venir d'une introduction qui précise les jalons chronologiques et les intérêts préférés dont les enquêtes se trouveront marquées. A ce sujet, l'approche »allemande« du phénomène épigraphique (importance de la forme paléographique) diffère notablement de l'abord »français« (prévalence du message): voir p.ex. Robert Favreau, »L'épigraphie médiévale: naissance et développement d'une discipline«, dans CRAI (1989) 328–363, et surtout »Fonctions des inscriptions au Moyen Age«, dans CCM 32 (1989) 203–232. Suffira-t-il de dire que les approches sont complémentaires l'une de l'autre (p. 40)? Il s'agit tout autant d'une conception définie de l'épigraphie: »Hilfswissenschaft« ou »Grundwissenschaft«? intérêt de la présentation écrite »monumentale« ou particularité du message public gravé (pour l'éternité)?

Dans l'introduction précitée, plus encore dans les chapitres qui suivent, le caractère exhaustif de l'information, l'ampleur des analyses raisonnées, l'acribie du renseignement bibliographique sont exemplaires à tel point que les ajouts, les remarques, les rectifications relèvent d'ordinaire de la vètille et du surchargé. Ainsi, on prie l'auteur de remplacer l'indication »ff.« par la pagination complète: p. 12 n. 2 Kloos (1973) S. 335 ff. (en fait 335–362) n'a pas la valeur d'information fournie par ibid. Koch (1975) S. 69–94; de même, quelle est l'ampleur de la brochure de Cordeiro de Sousa, p. 40 n. 19? Ou encore, l'auteur a l'heureuse habitude de citer les prénoms en entier: lisons dès lors p. 15 n. 16 Ferdinand de Guilhermy, – surtout précisons que son édition porte en sous-titre »Ancien diocèse de Paris«, et que le vol. V revient à Robert de Lasteyrie. D'importance plus significative: p. 16 n. 19, les manuels d'épigraphie chrétienne cités sont largement dépassés par Felice Grossi Gondi, Trattato di epigrafia cristiana (...), Roma 1920, repr. 1968, X–512 p., et Pasquale Testini, Archeologia cristiana (...), Roma 1958, Bari 1980², XVIII–840 p., comportant un véritable manuel d'»Epigrafia«, p. 327–543. Tout en admirant la sérénité de jugement dont l'auteur ne finit nulle part de faire preuve, on ne partagera pas tous l'estime dont il gratifie p. ex. l'édition plutôt médiocre de Rugo (p. 21, puis p. 50; parmi d'autres, on ajoutera aux remarques de Tibiletti, p. 50 n. 12, le compte rendu de Noël Duval, dans Epigraphica 40, 1978, p. 260–263; il est vrai que le »Literaturbericht« ne mentionne pas de façon systématique les comptes rendus, ce qui me semble une sérieuse lacune).

La production scientifique à passer en revue se divise en huit rubriques. 1° P. 31–41: actes de congrès (Landshut 1980 et Klagenfurt 1982), manuels (Favreau, Kloos), aperçus généraux (d'accès difficile). L'auteur s'étonne de l'intérêt réduit que Favreau consacre à l'analyse paléographique (p. 39): d'autres seront frappés sans doute du fait que tout au long du rapport, Walter Koch ne cesse de souligner en première instance tout ce qui relève de l'écriture monumentale.

2° P. 42–52: les séries nationales d'édition épigraphique. Des pages fort instructives au sujet des excellents progrès des »Deutsche Inschriften«, de l'envol remarquable des inscriptions de la France (méridionale), des débuts plus que prometteurs en Suisse et en Pologne, des initiatives par trop éparpillées en Italie (Ligurie exceptée). Dans le domaine épigraphique comme en d'autres, on constate que le Moyen Age s'écrit au pluriel, le point de départ (et celui d'arrivée) différant de pays en pays: pour la Suisse p.ex. la récolte se fait à partir de la fin du VI^e siècle, en Pologne elle se situe pratiquement tout entière à l'époque moderne; il arrive aux »Deutsche Inschriften« de finir au début du XVII^e siècle, tandis que les volumes du Centre de Poitiers, comme ceux de la Suisse, s'arrêtent vers 1300. Sur ce point, comme sur celui du lemme, de la transcription, des notes critiques, de la traduction, un sérieux effort de concertation rendrait d'incalculables services. L'auteur relève à raison la remarquable richesse des inscriptions de la France médiévale datant du Haut Moyen Age, ce qui permet d'y suivre les longs cheminements de la tradition, non seulement de la gravure. Il est souhaitable, par ailleurs, qu'un jour on réunisse en recueil approprié les »carmina epigraphica« de l'époque 750–1300, de même qu'on y fasse le relevé des inscriptions en langue vulgaire (parfois, le bulletin fait mention des premiers témoins épigraphiques de l'idiome national: pour la Pologne p. 48, l'Espagne p. 72, le bas allemand p. 116).

3° P. 53–72: autres éditions. Un survol attentif qui, mettant à part les ouvrages qui s'inscrivent en marge, en supplément ou en préliminaire des »Deutsche Inschriften« (à plusieurs reprises, l'auteur fait montre d'une critique exigeante), se répartit utilement en étapes géographiques. La rubrique est du meilleur intérêt, vu qu'autant les grands recueils se font aisément connaître, autant les éditions locales et spécialisées risquent de se faire ignorer. Des remarques à faire à souhait. Ainsi, faut-il que le rapport rende compte d'éditions qui ne concernent que l'époque contemporaine, voire la plus récente (les pierres juives de Groningue, du XIX^e siècle, ou les graffiti de la prison de la Gestapo à Cologne, p. 64; les inscriptions du département des Ardennes, y compris celles de la première guerre mondiale, p. 72)? Un point important d'information: on saurait gré à l'auteur d'ajouter à la mention de tout ouvrage le volume de la pagination (ce qu'il fait p.ex. pour Montorsi, p. 67); il est instructif de savoir que celui d'Okasha (p. 65 n. 34) compte XV–159 p. et 158 pl., celui de Roversi 415 p. (p. 65 n. 36), celui de Popescu 439 p. et 84 pl. (p. 69 n. 45). J'aurais signalé que l'inscription de A. D. 373, mentionnée p. 66, est celle de CIL XI 4629 = CLE 653 = ILCV 3658; de même, ayant relevé à raison la tonalité virgilienne d'une inscription dont parle Degrassi (p. 68), l'auteur aurait bien fait de retenir qu'une des inscriptions publiées par Campana (p. 66 n. 37: en particulier, p. 95–97) fournit un témoignage gravé remarquable et sans doute unique de l'»aetas ovidiana« du XII^e siècle.

4° P. 73–77: méthodologie, problèmes, projets. On n'en finirait pas de discuter sur la conception la plus indiquée de l'épigraphie, celle de la définition plus ancienne, »externe« (dont Kloos s'est révélé un défenseur superbement doué et instruit), ou celle plus récente, »interne« (la recherche de la spécificité massmédiatique du document gravé). Relevons seulement l'intérêt d'une brève étude de Fidel Rädle (p. 76 n. 17) qui demande une attention particulière pour la forme métrique, puis souligne l'utilité de la traduction (celle-ci étant toujours le premier des commentaires).

5° P. 78–97: les études de paléographie monumentale (un choix à faire, de même dans les chapitres qui suivent, la matière n'étant pas épigraphique au sens strict). En connaisseur qualifié, Walter Koch rend compte des divers aspects de l'approche épigraphique qu'il estime être primordiale, la paléographie gravée: d'une extrême importance en matière de datation (p. 78.82.93), précieux critère de vrai et de faux, écriture fortement dépendante du support (pierre, mosaïque, fresque), manomètre d'une poussée évolutive qui par diverses étapes, diverses régions, diverses enjambées, façonne le cours millénaire des présences écrites de la communication qu'on aime croire impérissable. D'heureux accents mis sur les particularités qui caractérisent la période de transition entre le Moyen Age finissant et les débuts des temps

modernes; de même, le juste regret que l'épigraphie de cette dernière époque ne réussit guère à susciter l'intérêt qui lui revient. A souhaiter que le rapporteur eût identifié l'inscription Rugo V n. 161 (p. 82 n. 10) aux éditions plus sûres CIL V 7640 = CLE 783 = ILCV 3427 = I.I. 9,1 n. 165. A propos de l'étude de Durliat (p. 94-95; y ajouter la réplique méthodologique de Noël Duval, dans *Byzantion* 51, 1981, p. 511-532), on s'attendrait à la référence d'une autre publication du même auteur, »Écritures »écrites« et écritures épigraphiques (...)«, dans *Stud. mediev.* 3,21 (1980) 19-46.

6° P. 98-110: langue, formulaire, métrique, histoire »mentale«. Il s'agit de nouveau d'une courbe historique à têtes de pont considérablement écartées: des inscriptions du Bas-Empire finissant, en Gaule, à celle de la Renaissance (papale) et des Etats Unis 1660-1813. Le champ d'investigation fournit d'étonnantes perspectives qu'on vient à peine d'entamer par endroits. On se répète en souhaitant que l'auteur, à l'intention de la recherche »inter-époques«, signale les concordances nécessaires: p. ex. p. 108, l'inscription étudiée par Guyon = CIL XII 5787 = CLE 1745 = ILCV 1066 (date: fin Ve s.); de même, l'importante épitaphe dont traite Roncoroni, p. 109 = Rugo V n. 97, à propos de laquelle (et du schisme tricapitolin) déjà Giuseppe Cuscito, dans *RivAC* 53 (1977) 231-256, particul. p. 238-244. La fréquence quinquennale du bulletin aura le désavantage d'accuser un sérieux retard d'information à propos d'études qui non seulement confinent à l'époque envisagée, mais concernent de tout près les écrits qui y passent en revue: ainsi, p. ex. p. 100 Iiro Kajanto, »Poggio Bracciolini and classical epigraphy«, dans *Arctos* 19 (1985) 19-40; ou, à plus forte distance, p. 103 n. 13: Wolfgang Dieter Lebek, »Die neuen Grabgedichte der Sylloge Elnonensis ed. B. Bischoff 1984«, dans *ZPE* 63 (1986) 83-100. La moisson épigraphique médiévale atteindra-t-elle un volume qui justifierait un bulletin (bis)annuel, de genre signalétique, comptes rendus y compris, brièvement analytique, de caractère neutre, formule intermédiaire entre la section épigraphique de l'APh et l'A.E.?

7° P. 111-117: études historiques à propos de (séries de) monuments déterminés. Autant d'indices de la valeur spécifique d'une surprenante source documentaire dont le forage n'est qu'à ses débuts.

8° P. 118-126: les relations interdisciplinaires de l'épigraphie et de l'histoire de l'art. Utilité longtemps inaperçue des données servant à la datation, d'une part, et de l'autre au repérage des interférences entre les deux registres de la communication, écrite et figurative. Découverte d'aspects inattendus d'un Moyen Age dont l'étude a souffert de vues stéréotypes: ainsi, les artistes des XIIe et XIIIe siècles ont bel et bien signé leurs œuvres (p. 119-122); ou en détail, la signature de »L'Agneau Mystique« de Gand ne met Jan Van Eyck au second rang qu'en raison d'un formulaire usé qu'il importe de bien comprendre (p. 121-122).

Somme toute, le »Literaturbericht 1976-1984«, solidement structuré, soigneusement édité (quelques légères défaillances dans les transcriptions de langue étrangère), pourvu de copieux registres (p. 127-147), étale les belles allures d'un rapport qui, grâce à l'étendue de l'époque examinée, reflète en vues d'ensemble les vives croissances d'une science fraîche éclosée. Etant donné la relative abondance des sources traditionnelles, le »dossier sur pierre« du Moyen Age et des temps modernes ne prétend pas égaler celui, prestigieux, omniprésent, indispensable, du monde antique. Il n'empêche que, loin de se réduire aux seuls renseignements d'appoint, les inscriptions médiévales (et celles d'au delà) permettent d'occuper des créneaux du savoir que l'on eût cru inabordables.

Quelle que soit la formule d'aperçu signalétique (et critique) que l'on préfère, elle aura toujours à tenir compte de plus d'une question fondamentale d'agencement et de choix: ainsi, les difficultés de la périodisation, des seuils chronologiques et des zones de transition; de même, la mobilité de la notion qualitative de Moyen Age au gré des époques, des régions, des mentalités et du savoir; ou encore, en termes de l'approche asymétrique actuelle, la préséance à donner aux formes d'écriture ou aux contenus d'écrit.

Gabriel SANDERS, Gent